This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

D
397
.L12

B 865,572

QUELQUES RÉFLEXIONS

SUR LA

Politique Extérieure

PAR

M. DE LABOULAYE

ANCIEN AMBASSADEUR

1903-1904

PARIS
IMPRIMERIE P. SCHNEIDER & Cie
[illegible] Passage du Caire
— 1903 —

Digitized by Google

Digitized by Google

D
397
.L12

983

Hommage de l'auteur,

QUELQUES RÉFLEXIONS

SUR LA

Politique Extérieure

PAR

Antoine Paul René Lefebvre
M. DE LABOULAYE

ANCIEN AMBASSADEUR

1903-1904

PARIS
IMPRIMERIE P. SCHNEIDER & Cie
76-78 & 80, Passage du Caire.

— 1904 —

Digitized by Google

D 443

Digitized by Google

Vignaud
12-12-30

Sola mihi tales casus Cassandra canebat.

ENEIDE III, 183.

Quem nunc Vates Cassandra moveret?

ENEIDE III, 187.

Dans une précédente étude, j'ai cherché, il y a quelques mois, à établir quels étaient, d'après les traditions de la France comme d'après l'expérience des temps les plus nouveaux, les meilleurs appuis sur lesquels devait s'étayer notre politique étrangère pour conserver le plus longtemps possible la situation que nous devons surtout à notre histoire, et qui nous est aujourd'hui disputée par de nouvelles puissances, entrant à leur tour dans la lice avec l'appoint d'une population qui tend de plus en plus à dépasser la nôtre, malheureusement atteinte dans sa source. Plein d'admiration pour les explorateurs, mais peu séduit par le mirage de colonies nouvelles qui nous placent dans l'alternative pénible, ou de diminuer encore la population de la métropole, ou de ne pouvoir y envoyer de colons, je me préoccupais surtout de la vieille France.

Digitized by Google

Pour le salut de celle-ci, l'alliance russe dont les preuves ne sont plus à faire, puisqu'elle nous ramène tout le monde, m'apparaissait aussi indispensable que l'avait été du temps de Richelieu l'alliance avec les pays qui étaient les autres voisins de l'empire germanique, les Suédois, les Polonais, etc. « Fais alliance non pas avec le voisin, mais avec ce qui est au delà du voisin », disait déjà de son temps, le prince Kourbski. Parole sage, qui fait admirablement comprendre, comment les *Moscovites* qui se présentaient au XVIIe siècle comme nos adversaires, parce qu'ils étaient ceux de nos alliés qu'ils pouvaient prendre à revers sont, à leur tour, et conformément à la politique du grand cardinal, toujours restée la meilleure, devenus nos alliés, le jour où ils ont géographiquement et politiquement occupé la place de ceux-ci en bordure du grand empire voisin.

Incontestablement notre alliée en Europe, voici que, par suite des événements, le sort de nos possessions d'Asie se trouve lié au triomphe de cette même Russie dans sa guerre avec le Japon. Vainqueur, le Japon ne s'arrêterait pas, en effet, à mi-chemin. Ce serait le commencement d'un empire d'Asie, dont le rêve serait bientôt d'englober toute la race jaune.

Ainsi, en même temps que le leur, les armées russes défendent en Extrême-Orient notre propre bien. Leur concours nous est doublement précieux. Fasse le ciel qu'elles ne soient pas d'ici à quelque cinquante ans attelées à la tâche ingrate de défendre aussi le bien de telles puissances chrétiennes qu'on a pu soupçonner, qui, par certains actes, ont autorisé le soupçon d'avoir

Digitized by Google

sinon fomenté, du moins envisagé avec curiosité, avec intérêt la première agression d'un peuple asiatique contre une puissance européenne. La seule pensée que, pour une question de concurrence, pour tenir ouverts des marchés commerciaux, pour servir, en un mot, des intérêts matériels, une quasi complicité ait pu s'établir entre ce qu'on appelait jusqu'ici la civilisation c'est-à-dire la civilisation chrétienne d'une part, et de l'autre, la barbarie des plus vieux âges, même copiant avec plus ou moins d'habileté sous la forme de culture scientifique, les apparences de la civilisation sans en avoir naturellement l'âme, comme sans en avoir la garantie, n'est pas sans causer quelque révolte. La morale et le bon sens ne s'accordent-ils pas pour montrer une sorte de désertion dans le fait qu'une main imprudente ait été tendue, pour ainsi dire, d'un continent à l'autre, au risque de mettre en danger la grande œuvre du chemin de fer sibérien, en aidant l'esprit de destruction à pénétrer dans une place qu'on croyait conquise à jamais à l'esprit de progrès.

C'est exagérer le péril, dira-t-on, et voir tout en jaune ! Qui peut l'assurer ? Sans doute, la Russie saura cette fois lutter contre les ténèbres, et sauver le flambeau qu'elle tient dans ses mains dévouées et fermes. Accompagnée des vœux du monde chrétien, sa croisade réussira. Mais si la lutte, comme il est probable, dure un certain temps, en raison des distances à franchir et des armes perfectionnées que l'Occident ne se fait aucun scrupule de livrer contre espèces sonnantes à ses antipodes, qui peut répondre que des alternatives de succès ne dévelop-

Digitized by Google

peront pas au sein de la population innombrable qui habite les hauts plateaux et les grandes vallées de l'Asie, étant, en somme, le plus grand réservoir de l'humanité, des ferments, une effervescence telle que l'équilibre actuel des races puisse en être ébranlé.

Je ne sais, si nous autres chrétiens, nous devons être fiers du point où nous sommes arrivés, en atteignant le XXe siècle de notre ère. La place, de plus en plus grande, que nous donnons à la force, au nombre, au bien-être et aux appétits, diminue peut-être celle qui appartenait autrefois aux idées élevées et aux grands dévouements ; la barrière s'abaisse, certainement au profit des races que nous avions autrefois la prétention de conduire, et que nous nous contentons désormais d'imiter en descendant notre idéal au niveau du leur, sans nous rendre assez compte, sans prendre garde que le nombre qui devient notre record n'est pas pour nous, est même contre nous. Mais laissons une aussi triste matière ; rien ne nous qualifie pour être prophète de malheur. Qu'il suffise de remarquer que rien ne dure dans ce monde, et que de grandes civilisations qui pouvaient se croire éternelles ont déjà disparu. Sans parler de l'Egypte et de l'Assyrie dont il demeure des monuments, tels que nous n'en laisserons jamais de pareille durée, comment oublier à quel état de grandeur était parvenu, il y a deux mille ans l'empire romain qui n'avait d'autres limites que celles du monde connu ? Et, en même temps, comment ne pas se souvenir que dans une courte période de temps, son éclat a dû céder la place à la nuit du moyen-âge ?

Digitized by Google

Devant le spectacle actuel, serait-il tellement insensé de se demander si une Europe, divisée, où l'Asie compte des alliés, où les Musulmans ont encore le siège de leur khalifat peut, sans effort, sans discipline, sans une règle supérieure, prétendre à plus de durée comme à plus de sagesse !

Ce n'est pas seulement dans les pays les plus exposés qu'on pose ce point d'interrogation. C'est un grand et sérieux journal anglais qui constate avec inquiétude l'agitation d'éléments chinois, échappant à la direction que voudrait leur donner le gouvernement central, et qui arrive à la conclusion que si le *Waï-Wou-Pou* assure encore aux représentants des Puissances qu'il n'a qu'un désir, la neutralité et la paix, cette administration impériale n'a pas les moyens de réaliser ses promesses, en regard de vice-rois indépendants qui se mettraient volontiers à la disposition du Japon (1). Les Japonais, dit le *Spectator*, savent fort bien que leur grande chance d'avenir, c'est de galvaniser la Chine, et il ajoute : « Certes, une résurrection de la Chine par le Japon semble improbable, mais c'est un événement moins improbable que ne pouvait le paraître, il y a peu d'années, la création d'une flotte cuirassée par le Japon. »

La France est une trop grande puissance pour rester insensible à la possibilité d'un pareil bouleversement. Chacun peut dire son mot à ce sujet. On me per-

(1) Lire à l'appendice une correspondance de Niou-Tchouang, publiee par le journal *Le Temps* du 19 avril 1904, et une interwiever du journal *Le Matin* avec le mandarin En-Pin (journal du 27 avril).

Digitized by Google

mettra, après avoir reproduit l'article, paru au mois de décembre dernier, dans les *Annales coloniales*, et exposant quels sont, d'après l'expérience, les alliés sur lesquels la France peut compter, d'examiner dans une seconde partie qui en sera la suite, les conséquences que peut avoir à un point de vue général l'accord tout récemment conclu entre la France et l'Angleterre. Je serais heureux si je parvenais à démontrer que celles-ci seront favorables à la paix du monde.

Avril 1904.

Digitized by Google

I

ALLIANCE & PROTECTORAT (1)

En vous souvenant de Cronstadt, vous m'avez fait l'honneur de me demander de parler dans votre journal de l'alliance franco-russe. Diverses raisons m'ont empêché de vous répondre plus tôt. Je suis tenté de vous en féliciter, puisque la lettre de l'empereur NICOLAS, apportée au Président de la République par le comte LAMSDORFF, vous a instruit beaucoup mieux que je ne l'aurais pu faire des rapports existant actuellement entre les deux Gouvernements. Les visites faites à Paris par les rois d'Angleterre et d'Italie, celui-ci accompagné de la gracieuse reine HÉLÈNE, non-seulement n'ont causé aucune préoccupation à Saint-Pétersbourg, mais elles y ont été considérées comme un symptôme favorable. S'il est une œuvre qu'elles compromettent ce n'est pas la nôtre. J'en dirais presque autant du rapprochement qui s'est opéré entre les gouvernements Russe et Autrichien pour mettre fin au conflit des Balkans.

Une sérieuse affection est jalouse ; je comprends que quelques personnes aient vu avec peine et inquiétude la réception faite jadis à l'Empereur et à l'Impératrice de

(1) Lettre adressée à M. Marcel RUEDEL, directeur des *Annales Coloniales*, et parue dans le numéro du 1er Décembre 1903.

Digitized by Google

Russie renouvelée, la même en apparence, pour d'autres souverains. Mais comment ne pas répondre à d'aimables initiatives par un accueil courtois et galant ? Que dirait-on de la politesse française ? Ce qui importe, c'est de veiller à ne pas tomber dans la banalité de donner à tous, dans nos sentiments réfléchis comme dans nos légitimes calculs, le rang qui revient à ceux dont les mérite a été d'être les premiers à nous tendre la main, à une époque où il y avait quelque danger à écarter de nous. Il convient d'avoir toujours présents à l'esprit les beaux vers d'Ovide :

Donec eris felix, multos numerabis amicos ;
Tempora si fuerint nubila, solus eris

Nous n'avons pas été tout à fait seuls ; l'expérience, ou plutôt l'épreuve, nous a permis de reconnaître, aux heures sombres, ceux qui véritablement associaient leurs intérêts aux nôtres, et sincèrement désiraient notre relèvement. Je me réjouis de voir l'instinct populaire manifester un certain discernement à cet égard.

Ces amis des heures sombres ont d'ailleurs été assez rares pour ne pas encombrer notre reconnaissance. A proprement parler, je n'en compte que deux dont le concours ait été effectif. Il n'est peut-être pas inutile, il est en tout cas respectueux d'évoquer leur mémoire.

Le premier, il n'est pas un Français qui ne sache ce qu'il lui doit, alors qu'il ne nous devait rien. Un des plus beaux monuments de Paris célèbre et gardera son nom.

Digitized by Google

Après le noble ALEXANDRE III dont le fils est un si fidèle et respectueux héritier, il serait injuste suivant moi, de ne pas rendre hommage au Pape LÉON XIII qui, au milieu de l'abandon général dont nous étions l'objet, a pensé lui aussi, dans la sphère qui le concernait, qu'il importait de ne pas laisser diminuer la valeur internationale de la France.

Assurément, il serait absurde de prétendre que la conduite de l'un comme de l'autre, a été uniquement dictée par des raisons de cœur. Chargés tous les deux de grandes responsabilités propres, ils n'auraient pas eu le droit de faire un acte qui y fut contraire. Mais avec des sympathies réelles, il s'est rencontré dans leur esprit élevé et conscient de leur devoir, la même conviction, que les intérêts qu'ils avaient à défendre étaient connexes de ceux de la France. Quelle plus belle base d'entente pourrait-on rêver, et qu'elle plus sûre garantie de durée ?

Je considère que l'alliance avec la Russie est fondée pour de longues années. Elle est entrée dans l'âme populaire, et elle n'est discutée que par quelques esprits imbus de logique internationaliste qui lui reprochent de n'être pas à l'unisson de la direction qu'ils voudraient voir donner à nos affaires intérieures. Préoccupés avant tout du succès de la Révolution, ils veulent un résultat à courte échéance, sans se douter que le premier office de la politique étrangère, surtout dans les temps troublés, est d'assurer pour de longues générations l'indépendance, la personnalité et autant que possible la grandeur d'une nation vis à vis des autres pays, des autres races qui

Digitized by Google

occupent une place égale dans le monde. Surtout quand cette nation a le passé de la France, il faut y regarder à deux fois, avant de jouer son sort sur une de ces questions générales, immenses si l'on veut, mais qui, pour cela même, resteront éternellement en litige devant l'esprit humain pour en recevoir dans le cours des temps des solutions différentes.

Malheureusement, si l'alliance russe triomphe aisément de la contradiction qu'elle présente parfois avec notre politique intérieure je ne saurais en dire autant de nos relations avec l'autre Puissance qui s'est aussi montrée notre amie dans la mauvaise fortune. Sur ce terrain, la lutte est beaucoup plus sérieuse. Il est des esprits qui voient un danger où d'autres cherchent un concours.

On ne saurait trouver étonnant qu'un vieux diplomate se préoccupe de ce côté de notre politique extérieure qu'il voit avec peine échapper à l'attention, comme si la France, seule dans un monde à part, traitait avec un pouvoir religieux quelconque d'une simple querelle de ménage à laquelle personne autre ne s'intéresse. C'est qu'il n'en est pas ainsi. Il n'est permis à aucun esprit cultivé de contester la place considérable occupée par le Saint-Siège, place qui a encore grandi depuis les trente dernières années. C'est si l'on veut, un gouvernement d'opinion qui n'existe que par elle, mais ce gouvernement sans Etat, s'il a pour lui l'opinion, est une grande force ; il exerce son empire sur plus d'âmes qu'aucun souverain temporel ; l'on a pu voir, d'ailleurs, cette année, combien ceux-ci, quoi qu'appartenant à des

Digitized by Google

confessions différentes, s'empressent dès qu'ils sont à Rome, d'aller présenter leurs hommages au Vatican. Outre la part qu'il convient à la Fille aînée de l'Eglise de prendre à ce respect général, une raison spéciale s'oppose à ce que nous considérions comme une chose indifférente de marcher vers la rupture des relations avec le Saint-Siège : c'est l'existence du protectorat religieux qui nous est assuré depuis le seizième siècle en Orient, et qui a été étendu depuis à l'Extrême-Orient. Ce protectorat n'est pas sans avoir un caractère politique, puisqu'il donne à la France, à l'exclusion de toute autre nation, la représentation des intérêts catholiques, c'est-à-dire qu'il fait une loi à tout religieux à quelque nationalité qu'il appartienne, de faire passer ses réclamations (les réclamations de cette nature ne pouvant pas sans inconvénient être divisées, quand il s'agit par exemple d'une même question intéressant des religieux de diverses nationalités), par le canal du représentant de la France, même lorsqu'il a un représentant de son propre pays. C'est en même temps qu'une charge des plus honorables, une source de prestige pour notre gouvernement, et d'expansion pour notre langue par le moyen des écoles plus que séculaires que nous subventionnons. Ce qui prouve combien cet avantage est apprécié, ce sont les efforts qui sont faits de plusieurs côtés pour nous en déposséder. Parmi les concurrents à notre succession que l'on escompte déjà, je ne surprendrai peut-être pas en citant le nom de l'empereur d'Allemagne qui est cependant protestant, mais compte dans son empire vingt millions de catholiques. J'étonnerai davantage en nommant l'Italie dont les religieux

Digitized by Google

sont plus nombreux que les nôtres et qui, comme fait l'Allemagne, augmente chaque année ses subventions aux écoles Italiennes, pour lesquelles elle renonce de plus en plus à rechercher la laïcité.

S'il ne suffisait pas pour que nous continuions de défendre cet héritage, ce patrimoine menacé, convoité, de nous dire qu'il est dans nos traditions, qu'il est l'œuvre de plus de dix générations qui, après avoir lutté pour l'acquérir, n'ont cessé de combattre pour le conserver, si le devoir ne s'imposait à nous de laisser à nos enfants ce qui nous a été légué par nos pères, est-ce qu'il n'y aurait pas, dans les changements survenus en Europe, une nouvelle et puissante raison de ne pas livrer une forteresse morale où se tient encore notre prestige ? Sur tous les points du monde, le souvenir d'autrefois, la situation acquise est, on ne peut le nier, une des forces qui nous aident à maintenir notre rang au milieu de nations, jadis nos protégées, aujourd'hui nos rivales, et qui demain seront plus peuplées que nous. Ce n'est pas hélas, par le nombre que notre place peut être tenue, c'est plutôt par le respect et le rayonnement d'un passé qui, comme il en a été de la Grèce, a fait l'éducation des autres nations. Il est loin le temps où la France était la monarchie la plus peuplée d'Europe. Il lui reste d'autres armes dans la main ; qu'elle ne les abandonne pas !

Ce prestige, ce n'est évidemment pas assez de le célébrer ; il faut l'entretenir. Ici, je suis certain de rencontrer une conviction égale chez l'honorable ministre des affaires étrangères et chez tous les représentants de la France à l'étranger. C'est un point sur lequel il y a unanimité dans la diplomatie française.

Digitized by Google

On cite souvent, pour excuser, pour libérer notre politique intérieure, un mot de Gambetta ; *l'anticléricalisme n'est pas un article d'exportation.* Ce mot indique un esprit perspicace qui a vu le danger, mais ce n'est qn'un mot. Dans l'émulation qui existe entre les clergés des divers pays qui se partagent les œuvres et les écoles d'Orient, ce qu'il nous faudrait précisément, ce sont *des articles d'exportation.* Or on exporte plus facilement ce qu'on produit que ce qu'on détruit. Certes, le dévouement et le zèle de nos religieux est au-dessus de toute épreuve ; mais il ne serait véritablement pas décent d'admettre qu'un gouvernement compte sur la déportation pour suppléer à l'exportation. Et puis est-il sage de penser que malgré leur zèle, nos religieux tireront de noviciats à l'étranger la même autorité que de noviciats français ? (1) Ne rencontreront-ils pas une plus grande rivalité chez leurs émules Italiens ou Allemands, qui seront plus libres d'allures ? Enfin, tout en constatant avec la plus respectueuse reconnaissance, que malgré bien des sollicitations, malgré bien des déboires, le Pape Léon XIII ne s'est pas lassé, en se conformant aux traditions de l'Eglise, de défendre notre patrimoine, ne serait-il pas présomptueux de toujours espérer que, de la part du Saint-Siège, la résistance continuera d'être aussi grande, alors que nous paraîtrons nous désintéresser de la lutte. N'est-ce pas à nous d'être les premiers gardiens de notre bien ? Si nous ne devons pas nous acquitter de ce rôle, demandons-nous avec angoisse : « *quis custodiet custodes ipsos.* ?

(1) Un amendement voté, en Janvier dernier, sur la proposition de M. Leygues maintient en principe les noviciats pour le recrutement extérieur, autrement dit pour l'usage externe : Puissent ces noviciats, malgré toutes les réserves dont leur existence est entourée, nous conserver en Orient le prestige français ? (Avril 1904).

Digitized by Google

Quant à l'Eglise, je ne crois pas que les auxiliaires viennent à lui manquer. Ce n'est pas en tous cas dans l'intérêt de la France que le droit de veto a été exercé au dernier conclave.

Je vous demande pardon, Monsieur, de m'être ainsi laissé entraîner plus loin que je ne voulais. Vous qui dirigez avec tant de compétence les *Annales Coloniales*, vous me trouverez peut être bien *vieux jeu*. Vous avez une ressource, c'est de garder pour vous mon bavardage, si vous ne le trouvez ni juste, ni utile. Je suis hélas d'une génération où, même avec les idées les plus libérales, on avait un culte pour l'ancienne France dont le reflet nous éclaire encore.

Ne croyez pas que je n'estime pas à leur juste valeur les efforts qui sont faits tous les jours par tant de braves gens pour porter notre influence dans toutes les parties du monde ; j'y applaudis ; j'ai même autrefois négocié avec le Portugal pour seconder l'œuvre de Brazza au Congo, œuvre qui, par la séduction de son premier auteur, a eu le grand mérite de nous donner une colonie qui ne nous a rien coûté, mais vous me permettrez d'ajouter que malgré ces conquêtes brillantes, j'aurais peine à reconnaître, sans les traditions de sa glorieuse histoire, une France toute neuve qui ne serait plus qu'un noyau entouré de colonies ; il me semble que je n'en serais pas.

Veuillez agréer, etc.

Décembre 1903. LABOULAYE

Digitized by Google

II

FRANCE, RUSSIE, ANGLETERRE

Dans l'article précédent, je disais, en parlant des voyages princiers qui se succédaient à Paris, que s'ils compromettaient une œuvre, ce n'était pas celle de la France. Un avenir bien prompt a justifié mon dire. Au fait qu'elle était l'alliée de la Russie est venu s'ajouter dans les dernières semaines un accord, en vertu duquel tous les différends entre la France et l'Angleterre ont été aplanis, et, par suite, les rapports de confiance renoués entre les deux pays, d'une manière presque solennelle. Dans cette coïncidence qui n'est certainement pas due au hasard, qu'il serait injuste autant que puéril, d'attribuer à des combinaisons machiavéliques, n'y a-t-il pas comme une indication providentielle du grand et noble rôle de conciliateur, d'arbitre, qui pourrait bien être réservé dans l'avenir à la nation dont le rayonnement a survécu à sa défaite, parce que elle a eu la mission glorieuse pendant plus de mille ans d'être la protectrice des faibles, et de travailler aux justes causes plutôt qu'à son propre intérêt qu'elle aimait à confondre avec elles? Une France, même moins peuplée que les Etats voisins, qui serait investie d'une pareille confiance, d'un pareil prestige par l'estime des peuples et qui contribuerait ainsi au triomphe de la jutisce, ne serait-elle pas toujours la France ?

Digitized by Google

On permettra à un ancien ambassadeur de rester fidèle à cette idée qu'il entrevoyait déjà, il y a seize ans, lorsqu'il était pour la première fois question d'une alliance franco-russe : « Nous devons, écrivait-il de Saint-Pétersbourg, nous rapprocher de la Russie sans nous brouiller avec l'Angleterre. En même temps qu'à nous, ce sera également profitable aux deux Puissances que nous travaillerons ainsi à rapprocher l'une de l'autre. Il est de toute évidence que, si la France, la Russie et l'Angleterre arrivaient à s'entendre sur certains points, elles auraient à elles trois la haute main dans les affaires de l'Europe. Il n'est pas moins évident que, dans cette combinaison, la France plus près par ses sentiments, moins éloignée par ses intérêts de l'une et de l'autre de ces deux Puissances, qu'elles ne le sont l'une de l'autre, se trouverait en quelque sorte le pivot de l'alliance, et, par suite, l'arbitre impartial qui pourrait faire pencher la balance, en n'ayant en vue que l'intérêt général". Faisant une comparaison avec les attelages á trois chevaux qu'on nomme en Russie *Troïkas*, ce serait, disais-je la France qui serait, en quelque sorte, le cheval de brancard, de résistance, tandis que les deux autres, ayant une moindre part dans la traction, galoperaient avec plus de fantaisie, de droite et de gauche. " Mais j'ajoutais, les cabinets de Saint-James et de Saint-Pétersbourg se prêteraient-ils à ce rôle" ? Il est certain que ce programme, tout séduisant qu'il était, n'apparaissait pas d'une exécution facile, à l'époque où il était envisagé pour la première fois. Le principal obstacle semblait venir de l'Angleterre ; on lui opposait aussi d'autre part

Digitized by Google

une triple entente où l'Allemagne serait entrée à la place de l'Angleterre. Cette manière de voir, avait, je dois le dire, en même temps que de nombreux partisans en Russie, des appuis très influents en France. La manifestation des deux escadres française et russe, entrant ensemble dans la rade de Kiel a pu être interprétée comme un indice de cette disposition.

En suivant avec autant d'habileté que de bonheur l'idée juste qui, était après les guerres, de 1866 et de 1870, non pas de chercher des combinaisons plus ou moins avantageuses, mais de reconstituer un équilibre dérangé par des prétentions à l'hégémonie dont personne ne voulait, même les États alliés de l'Allemagne, M. Delcassé a considérablement aplani les difficultés qui se présentérent au premier abord. C'est l'avantage des idées justes, de produire des conséquences également justes. N'avait-on pas dit que l'alliance avec la Russie mettrait fin à l'entente cordiale avec l'Angleterre, que la Russie après avoir réussi à nous éloigner de notre ancienne alliée, nous abandonnerait pour retourner à l'Allemagne, que le seul résultat d'*un flirt* de quelques mois, serait de nous isoler à jamais ? N'est ce pas le contraire qui est arrivé ?

Lorsqu'on voit actuellement l'amitié de la France recherchée de tous, il serait absurde, même en dépit d'actes, qui pour nos plus précieuses traditions, ont tout l'air d'un suicide, de croire comme le font certaines personnes que c'est notre succession qui est uniquement visée ; on est bien obligé de reconnaître que l'attraction exercée à d'autres fondements. La cause principale,

Digitized by Google

en est que, la France possède, de l'avis général, l'alliance qui lui convient, et la réciproque est vraie pour la Russie, reconfortée dans l'épreuve par notre cordiale et unanime sympathie, qui l'empêche de douter de notre fidélité.

La certitude que nos deux pays sont liés par le double lien des traités et du cœur, permet à St-Pétersbourg, de voir sans crainte, sans ennui même, l'Angleterre au moment même où les intérêts anglais paraissent les plus distants des intérêts russes, se rapprocher de nous au point de mettre fin d'un seul coup à tous les différends qui continuaient à nous séparer. D'autre part, cette certitude n'a pas davantage arrêté le Cabinet Britannique dans la nouvelle direction qu'il donne à sa politique.

L'entente ainsi rétablie comme par un coup de théâtre entre la France et l'Angleterre, a peut être causé plus de surprise à Paris qu'ailleurs. C'est surtout chez nous que l'opinion a hésité sur le jugement qu'elle devait porter ; le fait que le nouvel accord a été plus favorablement accueilli à St-Pétersbourg qu'à Berlin, doit la rassurer.

Il y a eu de tout temps ,en Angleterre, des esprits généreux qui ont cherché dans un rapprochement avec la Russie, une politique plus noble que celle qui consistait à fermer toutes les issues sur la mer libre de glaces, à une nation qui occupait le dixième du monde habité ; un accord leur paraissait répondre mieux aux idées libérales, sans être moins profitable. A ce sujet, je ne crois pas inutile de rapporter une conversation, que j'eus en 1886, avec Lord Randolph

Digitized by Google

Churchill, qui avait évidemment entrepris le voyage de Saint-Pétersbourg, dans le but d'éclairer sur ce point, son esprit volontiers curieux et ennemi des préjugés.

Le voyage que fit à cette époque Lord Randolph, causa un certain bruit. Fidèle à la pensée que la France a tout intérêt à favoriser un rapprochement de l'Angleterre et de la Russie, je profitai de l'occasion d'un dîner offert par notre doyen, le Général de Schweinitz, pour causer avec son hôte, qui me paraissait en quête d'idées nouvelles. Je demandai à Lord Randolph quelle était son impression, il me répondit qu'il s'applaudissait d'être venu étudier un pays, qui n'était pas assez connu en Angleterre. Le voyant dans ces dispositions, je cherchai à frapper son attention par mes remarques personnelles: "vous avez pu apprécier, lui dis-je le caractère du tzar; il est franc et loyal, et quand il dit qu'il est pacifique, on doit croire en sa parole, mais il faut être juste ; ce n'est pas à un homme qui porte à lui seul, la responsabilité d'une nation de plus de cent millions d'âmes, qu'on peut demander d'être insensible au maintien de son prestige. Quel intérêt aurait-on d'ailleur à atteindre le prestige d'un souverain éminemment pacifique"! «Sur ce point, je partage votre avis me dit mon interlocuteur et j'ai déjà fait observer à mes amis, que si on leur faisait en Égypte la moitié de l'opposition que le Tzar rencontre dans l'affaire Bulgare, ils ne le supporteraient pas ». — Arrangeant alors un mot, que répétait volontiers le Comte de Nesselrode, fils du chancelier, et suivant lequel la Russie doit être comparée à un éléphant que rien n'arrête dans sa course lente mais

Digitized by Google

sûre, "il faut dis-je que les larges poumons de cet éléphant respirent; si on lui ferme la fenêtre, il se retournera du côté de la porte. (Dans ma pensée, la porte c'était l'Inde). Je ne vois pas ajoutais-je, ce qu'y pourrait gagner l'Angleterre? "Lord Randolph parut gouter cette image; ce sont remarqua-t-il, des intrigues qui embrouillent tout". — Ne voulant pas probablement demeurer en reste avec moi, il me parla à son tour des rapports de l'Angleterre avec la France: "Nous ne sommes véritablement divisés me dit il que sur la question Égyptienne, mais vous vous trompez, en France, lorsque vous croyez que nous voulons nous éterniser en Égypte, il n'y a pas en Angleterre un homme politique qui fasse entrer dans son programme, l'occupation perpétuelle de ce pays. Nous désirons en sortir, mais nous ne pouvons pas le faire avant d'avoir établi un ordre régulier, et l'établissement de cet ordre régulier, c'est vous qui, malgré l'intérêt que vous avez en vue, le retardez par une opposition qui encourage les résistances". Il n'y avait pas là une thèse nouvelle; je me bornai à écouter, et, apercevant le Cte de Nesselrode qui passait près de nous, je l'appelai pour lui dire, que je venais de placer sa comparaison de l'éléphant. Il fut enchanté de continuer la conversation avec Lord Randolph, que je quittai quelques instants après.

Si Lord Randolph Churchill était encore de ce monde, il ne pourrait plus nous reprocher, de retarder par des résistances maladroites, la réalisation du désir qu'il attribuait aux hommes d'État Anglais, et dont on voit d'ailleurs avec plaisir, la confirmation dans l'acte du 8 Avril, où il est déclaré de nouveau que "le gouverne-

Digitized by Google

ment de S.M. Britannique n'a pas l'intention de changer l'état politique de l'Égypte". Il est, de plus, probable, qu'il se ferait un devoir pour la paix du monde, de conseiller à ses amis d'apporter un complément à l'œuvre qui vient d'être si heureusement commencée, par l'influence d'un souverain aimable, modéré et équitable.

Ce qu'il importe, en effet de signaler dans l'acte auquel Lord Lansdowne et M. Cambon, celui-ci autorisé par son ministre M. Delcassé, ont eu l honneur d'apposer leurs signatures, ce n'est pas tant l'exact parallèlisme, des concessions réciproques, que chacun avec un grand tact, a su faire porter sur les points qui étaient plus gênants pour l'autre, qu'utiles pour lui même, ce n'est pas tant le poids égal des sacrifices consentis de part et d'autre, qui doit être pris en considération que la nouveauté dans la politique Anglaise, connue jusqu'ici par sa tenacité et son intransigeance, d'une disposition à la conciliation; c'est là le fait nouveau à enregistrer. Il faut saluer en lui le point de départ d'une politique plus humaine, qui a la bonne fortune de réunir tous les suffrages en Angleterre. Le discours de Lord Spencer à ce sujet doit être cité tout entier : " Le devoir de l'opposition, a dit le leader du parti libéral à la chambre des Pairs, est de critiquer, mais je suis heureux de constater qu'il y a des exceptions à cette règle et que dans les circonstances actuelles, il y a lieu à félicitations, car je crois que la chambre considèrera comme une grande œuvre, ce qu'a accompli Lord Lansdowne dans ses négociation avec la France, je suis certain que la chambre remerciera Lord Lansdowne

Digitized by Google

pour ce qu'il a fait, *dans l'intérêt de la paix et de la conciliation (applaudissements), j'espère que le ministre sera aussi heureux dans les négociations, qu'il pourra engager à l'avenir avec d'autres puissances*".

La réponse de Lord Lansdowne n'est pas moins intéressante : "Le principe général qui à guidé ces accords si bien accueillis par l'opinion, c'est qu'il est bon pour *deux grandes nations*, d'examiner franchement et entièrement les sujets de divergence entre elles et d'essayer de faire disparaitre les points de divergence *sur la base d'une considération mutuelle, et d'une appréciation réciproque des aspirations de chacune*".

Il ne semble pas que le langage de la presse anglaise, soit en opposition avec les déclarations faites au parlement. D'une manière générale, elle approuve ce qui vient d'être fait et pour exprimer son approbation, une importante revue se sert même de l'expression que l'ère Bismarckienne est terminée. Pour définir l'esprit nouveau qui va présider à la politique anglaise, il n'en pouvait être trouvé de meilleur ni de plus claire. On voit ce qui distinguera le règne d'Edouard VII de celui qui l'a précédé.

Lorsqu'on connait les rapports cordiaux qui unissent les deux cours de Russie et d'Angleterre, si près apparentés, on aime à croire que le précédent qui vient d'être créé trouvera bientôt sur ce terrain une nouvelle application. La France, si elle rencontre là une occasion d'exercer entre deux amis, son rôle naturel d'intermédiaire bénévole, aura l'honneur de contribuer, non seulement à prévenir toute extension actuelle de la guerre entre la Russie et le Japon, mais encore à faire

Digitized by Google

disparaître en Asie, une des causes indirectes qui alimente une triste guerre, appelée à faire beaucoup de victimes sans un seul résultat avantageux pour l'humanité.

Malgré ses aspirations humanitaires, la France ne peut agir que de cette façon. La proposition d'un arbitrage entre les belligérants n'a rien à faire ici. Il serait consolant de penser que le roi Edouard VII, sans doute frappé comme tout le monde, des dangers déjà apparents, auquel une association trop risquée et dépassant la mesure ordinaire des prévisions de la politique humaine, pourrait exposer avec son empire une grande partie du monde, éprouverait quelque satisfaction à tenir compte autant qu'il est en son pouvoir, de la grande idée proclamée à La Haye sur l'initiative de Nicolas II, pour la solution pacifique des différends entre nations, du moins entre nations chrétiennes. Sous une forme qui serait à trouver le gouvernement Britannique, aurait ainsi chance d'alléger la grave responsabilité qui peut peser sur lui, en même temps qu'un accord direct avec la Russie sur les sphères d'influence revenant en Asie à chacun des deux empires, offrirait une garantie plus sûre que toutes les perspectives d'arrangements ultérieurs avec une puissance asiatique.

Un tel accord étant signé, puisse l'Europe être bientôt délivrée du lourd cauchemar, qui pèse sur tous les esprits !.

Digitized by Google

Digitized by Google

APPENDICE

I

CORRESPONDANCE DU JOURNAL "*Le Temps*"

Parue dans le numéro du 17 Avril 1904.

EN MANDCHOURIE

Niou-Tchouang, 16 Mars.

LES PROGRÈS DES JAPONAIS EN CHINE
CE QUE SERAIT LEUR VICTOIRE DÉFINITIVE

Tandis que les hostilités chôment, que les belligérants semblent se recueillir, j'ai fait une escapade à Pékin. Ce qui frappe le plus, sur cette ligne qui va de Mandchourie à la capital chinoise, c'est le nombre de soldats japonais qu'elle vous montre : à chaque importante station, il y a toujours un groupe de petits Japonais, souples, éveillés, fureteurs, qui regardent les compartiments et dévisagent les voyageurs; un sous-officier, portant le képi et le pantalon rouge, le revolver en bandoulière, fait les cent pas sur le quai.

Quelqu'un qui venait de l'intérieur demanda naïvement si les Japonais avaient débarqué et s'ils occupaient le pays!

Ils ne l'occupent pas, mais ils semblent l'occuper. Cette cccupation apparente est la marque d'une prépondérance réelle. La Chine devient japonisante. Du haut en bas du peuple, des grands mandarins aux coolies, les Japonais ont endormi la haine, excité la sympathie, la confiance et l'admiration. Ils ne sont plus les vainqueurs d'hier, ils sont les sauveurs de demain. Peu á peu cette idée se dégage, se répand que le Japon doit-être, sera l'instructeur de la Chine, que lui et nul autre dirigera la transformation du pays. L'homme le plus puissant en ce moment, parcequ'il est le maître de l'armée, le vice-roi du Petchili, Yuan-Shi-Kaï, était il y a dizaine d'années, représentant officiel de la Chine en Corée. Il détestait les Japonais qu'il traitait de singes et d'autres vocables injurieux. Par leur

Digitized by Google

haine, leur politique d'opposition violente, lui et ses successeurs rendirent la guerre inévitable. Maintenant les Japonais n'ont pas de plus grand ami: ils sont les instructeurs de ses troupes, ses conseillers les plus écoutés. On pourrait trouver de nombreux cas d'un revirement si significatif.

La marche des Japonais en Chine a été une marche à l'asiatique, lente, insinuante, cauteleuse. Ils ont envoyé des masses d'émigrants, couvert le pays de leurs agents. La surprise de Port-Arthur, leurs premiers succès sur les Russes ont été par tous les moyens publiés et amplifiés. A Pékin, ils faisaient distribuer des placards en chinois, annonçant les défaites russes, et certains ministres ont dû intervenir pour arrêter cette dangereuse propagande.

Une grande victoire momentanée pourrait, à défaut d'une intervention officielle du gouvernement chinois, amener un soulèvement populaire. Quant aux conséquences de leur victoire définitive, elles seraient autrement graves pour les Européens et pour tous les Européens sans exception. Si l'on admet qu'ils puissent battre les Russes, c'est leur reconnaitre une puissance formidable; cette puissance, en Chine, dans ce qu'elle considère comme sa terre d'action immédiate, ne souffrirait pas de rivales. Politiquement, économiquement, les Japonais mettraient la main sur le pays, ils seraient l'intermédiaire obligé, celui qui toujours et partout s'interpose entre le Chinois et le blanc, qui finalement évincerait, expulserait le blanc.

Cette conséquence est fatale et tous ceux d'ici la voient, tous, Allemands Français, Américains et même quelques Anglais que la haine du Russe n'aveugle pas entièrement, remarquent la part énorme qu'ont prise les Japonais dans les affaires chinoises, comment dans le commerce, dans la navigation, ils ont trop souvent supplanté les Anglais.

Car l'Angleterre subit une crise dans le Nord de la Chine, et son déclin économique est un des faits qui attirent le plus l'observation. Déclin n'est pas le mot exact; son commerce ne décline pas et, statistiques en mains, les Anglais vous le prouveraient. Mais il n'augmente pas, quand celui de l'Amérique, de l'Allemagne, du Japon progressent considérablement. L'Angleterre éprouve ici ce qu'a éprouvé la France en Europe dans le cours du siècle dernier: elle n'a pas diminué. Seulement d'autres puissances autour d'elles ont beaucoup grandi.

En bien des points, les compagnies de bateaux japonais ont pris la place des compagnies anglaises; je le montrais en détail pour Niou-Tchouang, dans une de mes dernières lettres; à Tien-Tsin, à Tché-Fou, les plus importantes boutiques sont tenues par des Allemands. Des vieilles maisons anglaises subsistent, il s'en crée très peu de nouvelles. L'Anglais est battu par l'Allemand qui, pour un moindre salaire, fournit un travail bien plus grand. L'Anglais veut vivre aux colonies d'une vie large, agréable : la vie du gentleman. Pour cela, deux choses sont nécessaires : gagner beaucoup

Digitized by Google

et ne pas trop travailler. Les heures de bureau ou de magasin sont réduites strictement : après le tub matinal, la promenade à pied ou à cheval, en été la partie de canot, puis le déjeuner abondant et prolongé. A dix heures, l'ouvrage commence, interrompu vers une heure par un repos pour le lunch ; à quatre heures, le samedi à midi, le bureau ferme. C'est le moment du tennis, des sports, des visites. Quand la nuit tombe, on s'habille pour le dîner, et la soirée s'achève au salon ou au club, à causer, à lire, un coussin derrière la tête, dans des fauteuils. A un employé tant soit peu important il faut une écurie avec deux ou trois chevaux, une nombreuse domesticité, les meilleurs cigares de Manille, les liqueurs et les vins de fine marque, une nourriture de choix ; il mène en somme l'existence d'un riche rentier de nos pays, non point celle d'un bureaucrate liardeur et étriqué !

L'Allemand, lui, a changé tout cela : il se contente d'une paye ridiculement petite et il prolonge outre mesure les heures de travail ; boutiquier économe, regardant, il diminue ses frais généraux, se passe de chevaux, de vins fins, livre sa marchandise à meilleur compte et prend peu à peu les clients de son concurrent anglais qui jusqu'ici faisait beaucoup d'affaires uniquement parce qu'il était seul. Mais pour si réduits que soient les besoins d'un Allemand, ce sont toujours les besoins d'un Européen. Que serait-ce avec le Japonais, mangeur de riz, couchant sur une natte, se donnant avec quelques piastres le nécessaire et même le superflu ?...

II

Correspondance du Journal "*Le Matin*"

Parue dans le numéro du 27 Avril 1904.

UNE INTERVENTION CHINOISE

Les dernières dépêches et lettres qui nous sont parvenues d'Extrême-Orient signalent la bizarre attitude de la Chine et la concentration des troupes, sous le commandement du général Ma, à la frontière mandchourienne.

Qu'est-ce donc que le général Ma ?... Nous ne savons guère, en Occident, à quoi nous en tenir sur le personnel politique — et militaire — de l'empire du Milieu. Aussi, pour satisfaire la légitime curiosité de nos lecteurs, avons-nous cru devoir nous renseigner auprès d'une des

Digitized by Google

Digitized by Google